

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 23

Artikel: La mère et l'enfant se portent bien
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerone, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Types de baigneurs.

Celui qui collectionnerait des portraits d'hommes et de femmes arriverait à former un museum bien plus riche et bien plus varié que toutes les collections zoologiques, géologiques ou botaniques. Mais pour montrer mieux encore l'infinité diversité du genre humain, il faudrait pouvoir aussi classer et conserver les gestes, les poses, les regards, les timbres de la voix. Peut-être la science nous en donnera-t-elle les moyens avant qu'il soit longtemps. En attendant, chacun peut se livrer sur ses semblables à de petites études comparatives qui ne laissent pas de récréer, lorsqu'on n'a rien de mieux à faire, qui instruisent souvent plus qu'on ne le croirait et qui, en tous cas, développent les facultés d'observation. Le champ d'étude est sans borne et vous l'avez constamment sous la main. Vous y pénétrez et vous en sortez quand il vous plaît, sans que les sujets de vos investigations s'en aperçoivent. Ils vous facilitent même dans vos recherches, pour peu que votre curiosité soit bienveillante et que vous ne vous croyiez pas tenu d'afficher votre supériorité par un sot esprit de critique et de dénigrement.

Si — à Dieu ne plaise — les circonstances vous contraignaient de séjourner au milieu des malades, vous pourriez remarquer qu'il n'y a pas deux patients atteints d'un mal identique qui souffrent de la même manière. Ainsi, condamné à vivre pour quelque temps avec une centaine de rhumatisants, dans une station balnéaire, j'ai pu noter de profondes différences entre mes compagnons d'infortune. Le sexe faible — je le dis, non par galanterie, mais parce que c'est la vérité — m'est apparu ici bien supérieur au sexe barbu. Non seulement ces dames gémissent moins que nous autres, elles ont encore la pudeur de leurs infirmités; elles n'en parlent pas à tout propos et à tout venant et se gardent surtout d'y faire allusion à table.

Les hommes, eux, n'ont pas de quoi être bien fiers. Ils se feraient sans doute couper bras et jambes sans sourciller, s'il s'agissait de sauver la patrie; mais que de façons, bon Dieu! pour se faire masser la jambe ou le bras ou pour recevoir dans le dos ou sur l'abdomen le jet d'eau ordonné par le médecin. Ah! nous sommes de bien tristes héros! Et comme nous nous écoutons avec une complaisance!

— Monsieur, me dit, un jour, un baigneur à mine florissante, monsieur, je crois que c'est le commencement de la fin : je ne prends plus que deux petits pains avec mon chocolat, au lieu de trois! L'appétit s'en va, j'ai beau prendre les eaux, je n'arrive pas à mes trois petits pains et n'y arriverai plus jamais. Ah! je sens bien que je m'en vais!

— Allons donc! avec un air de santé comme vous avez, vous nous enterreriez tous. Deux petits pains et un bol de chocolat, c'est plus qu'il n'en faut pour vous permettre d'attendre, sans défaillir, le moment du dîner. Si l'on

vous a envoyé ici, c'est que vous étiez malade à force de manger des petits pains.

— Croyez-vous? Au fait, vous pourriez bien avoir raison. Il me semble, en effet, que je me porte mieux depuis quelques jours; seulement, vous me direz ce que vous voudrez, pour un riche appétit, on ne peut pas affirmer que j'aie un riche appétit.

Un autre baigneur peste et sacre à toute heure contre l'eau qu'il doit avaler, contre l'eau où il doit se tremper, contre l'eau qu'il voit couler. Cet hydrophobe, au demeurant l'homme le plus aimable du monde, en est à sa troisième cure d'eau; il en fera une quatrième cet automne, non qu'il pense s'en trouver mieux, mais parce que la Faculté en a décidé ainsi, et d'avance, il jure et tempête, prenant chacun à témoin que l'état de sa santé ne se modifie pas.

Peut-être ce malade n'est-il que légèrement atteint. Ceux qui souffrent beaucoup sont plus patients et un sourire se dessine sur leurs lèvres pâlies, à la vue des solides gaillards qu'un bobo fait flancher.

Il y a le baigneur bougon, le baigneur pleurnichard, le baigneur rageur, le baigneur qui pose pour le malade intéressant, le baigneur intéressant qui ne pose pas. Il y a aussi le baigneur dont la préoccupation constante est de dissimuler son mal et qui mettra de fines bottines pour dîner, bien que ses pieds enflés souffrent atrocement.

Une autre espèce est le baigneur qui ne sait au juste pourquoi il prend les eaux et qui, aux demandes de son entourage étonné, déclare que s'il marche en s'appuyant sur deux cannes, c'est pour avoir aussi l'air d'être malade. Ce type-là, c'est le baigneur incompris. Il compte diverses variétés et sous-variétés, toutes bien moins désagréables que le baigneur fanatique ou baigneur féroce, qui est la terreur du personnel.

Celui qu'on préfère est le baigneur sans façons, jovial et facétieux, dont les gais propos ont sur le moral des vertus aussi souveraines que celles de bien des eaux. V. F.

La mère et l'enfant se portent bien.

Telle est la phrase clichée par laquelle on termine, neuf fois sur dix, dans les journaux, la nouvelle de la naissance d'un prince ou d'une princesse. Tout récemment encore, on annonçait ainsi la naissance de la princesse royale d'Italie :

Victor-Emmanuel II et son peuple qui, depuis des mois, se réjouissaient de la naissance prochaine d'un prince héritier, viennent d'être déçus. La reine Hélène est heureusement accouchée d'une « princesse. » *La mère et l'enfant se portent bien.*

Nombre de personnes, sans doute, ignorent l'origine de cette dernière phrase, et nous les intéresserons peut-être en la leur faisant connaître.

En 1804, quand le consul à vie, Bonaparte, devint empereur, Charles Nodier écrivit à ses

amis républicains de Bezançon ces vers empreints de la plus fine raillerie :

Partisans de la République,
Grands raisonneurs en politique,
Venez assister en famille
Au convoi de votre fille
Morte en couche d'un empereur.
L'indivisible citoyenne
Qui ne devait jamais périr
N'a pu supporter sans mourir
L'opération césarienne.
Mais vous n'y perdez presque rien,
O vous que cet accident touche,
Car si la mère est morte en couche,
L'enfant du moins se porte bien.

Sous les armes.

La troupe s'exerce au maniement de l'arme, sous le commandement des sous-officiers.

Devant son groupe, un caporal, de très petite taille, se dème comme un diable dans un bénitier. Il gesticule; il va, il vient, il crie, apostrophant ses hommes, qui le regardent en souriant. Il semble qu'il veuille se venger de l'affront que lui a fait la nature en ne lui donnant pas la mesure.

Tout à coup, une voix goguenarde sort des rangs des soldats :

« Alo... mon petit... ton papa t'a permis de venir?... »

La compagnie a formé le cercle. Placé au centre, le capitaine interroge au hasard les soldats sur la nomenclature des différentes pièces du fusil.

« A vous, maintenant, Barraud, avancez. Faites-moi la nomenclature de l'arme. »

Le soldat interpellé s'avance. Il démonte son arme, dont toutes les pièces sont bientôt étalées à ses pieds, sur le sol.

Au fur et à mesure qu'il procède au remontage, il doit indiquer le nom et la fonction de chaque pièce qu'il remet en place.

L'arme est bientôt complète. Un ressort reste à placer.

Le nom de ce ressort échappe à la mémoire du pauvre soldat, qui se gratte désespérément le front; mais en vain.

« Eh bien, fait le capitaine, impatienté, quel est le nom de ce ressort ? »

— C'est le..., c'est la.... Enfin quoi, mon capitaine, c'est le ressort qui retient tout le « fourbi. »

La landwehr manque d'officiers. Il a fallu appeler des officiers de l'élite pour combler les vides.

Un jeune lieutenant, entr'autres, se trouve placé au commandement d'une section de soldats qui passent leur dernier cours de répétition.

Ces vieux soldats ne sont pas faciles à diriger. Ils n'ont pas la discipline des recrues et n'ont pas, comme elles, le respect et la crainte des officiers. Et puis, ils sont très goguenards.

Le jeune lieutenant a un sentiment de la chose. Il ne veut pas non plus laisser croire qu'il a